



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

55
24.1

PENSEES

PHILOSOPHIQUES.

NIMÈGUE,
chez D. J. Haspels.

1835.

KONINKLIJ



02

946 B 67

PENSEES

PHILOSOPHIQUES.



Simeigne,
CHEZ D. J. HASPELS.

1835.



PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

L'âme éclairée lit dans le firmament la démonstration mathématique des rapports les plus étendus, et là elle se forme de la Divinité une image infiniment supérieure à tout ce que la superstition, secondée du plus ardent fanatisme, a jamais pu produire de plus élevée.

WEISS. Tome 3, pag. 239.

Le monde astronomique et géométrique se mesure, se calcule, se pèse; on peut arriver à en établir les vérités d'une manière au-dessus de toute contradiction.

Le monde élémentaire et chimique s'analyse, se décompose, se recompose; on y parvient aux vérités avec beaucoup de certitude, mais non pas égale à celle des géomètres.

1.

Le monde méthaphysique et moral à quelques vérités aussi certaines, que celles que l'on appelle physiques.

Les lois de la morale qui doivent guider la conduite des hommes sont démontrables, comme les vérités géométriques et chimiques. Mais les bases et la disposition générale du monde méthaphysique et moral sont peu connues. Il en est des parties impossibles à connaître, il en est d'abordables. C'est au sein d'un océan brumeux, une chaîne d'îles que l'on peut suivre, qui sont liées comme les montagnes, ossements du globe. Deux vaisseaux nous ont été donnés pour y prendre terre: l'un se nomme *l'observation* et l'autre *pensée profonde*.

Qu'il y ait des êtres *intelligens* qui éprouvent des sensations, font des raisonnemens, ont des volontés; et qu'il y ait aussi des *choses inintelligentes*, uniquement soumises aux lois de la physique, de la chimie et de la mécanique: cela est évident pour nous comme notre propre existance.

Que des êtres intelligens aient pu être produits par une cause inintelligente, cela est absurde; *par hazard*, c'est un mot imaginé pour voiler l'ignorance. Il n'y a point de

hazard : non pas même dans un coup de dez; car les dez sont frappés et lancés, tombent et rebondissent, en raison de lois géométriques et physiques très sévères.

Que tous les êtres intelligens aient le pouvoir plus ou moins étendu, non pas de dénaturer, mais d'arranger, de combiner, de modifier les choses inintelligentes; c'est ce que prouvent tous nos travaux, et tous ceux des animaux nos frères.

Les êtres intelligents sont doués d'une volonté qui nous est manifeste, et d'une force que nous ne pouvons nier, pour agir sur les corps, même en apparence contre les lois de la gravitation et de la mécanique. C'est contre toutes ces lois connues, que ma volonté, qui n'est point un corps, et qui n'a aucun poids, gonfle et raccourcit mes muscles, au point de lever mon bras qui pèse dix livres, et avec mon bras un fardeau d'un quintal.

Mais il est impossible de nous dissimuler que notre intelligence et nos forces, très éminentes en comparaison de celles d'une cigale, sont néanmoins extrêmement bornées. Et l'arrangement de l'univers, ses lois astronomiques, physiques, chimiques, le dévelop-

pement, l'emploi, tant de notre propre intelligence que de celle des autres animaux, nous montrent clairement qu'il y a quelque *intelligence supérieure*, qui a pris plaisir à disposer le tout et les détails avec beaucoup de sagesse qui est à la collection des mondes ce que je suis à cet assemblage de ressorts, de roues, de pignons, que j'ai fabriqués de cuivre et d'acier dans les proportions, qui m'ont paru convenables, pour faire marquer à une aiguille l'heure qu'elle me dit avec une grande exactitude.

Si je suis horloger, moi, avec le peu que j'ai d'esprit, l'immense horloge de l'univers a aussi un horloger.

Qu'est-il? je n'en sais rien, mais je connais deux de ses propriétés. Il est *Intelligent* et *Moteur*.

La masse entière de l'univers est composée de deux êtres: la matière insensible, qui ne peut se mettre en mouvement par elle-même, mais qui peut y être mise: l'intelligence qui a des volontés, des desseins, un pouvoir actif, celui de combiner, de modifier, d'arranger, de régir les éléments indestructibles de la matière.

A l'intelligence ainsi définie, je donne le nom de Dieu: ne fût-ce que pour la comme-

dité d'exprimer la même idée par une seule syllabe, c'est *PIntelligent*, le *Puissant*, le *Moteur*.

Pour déployer ces qualités essentielles à sa nature, il a nécessairement besoin de la matière. Qu'ordonnerait-il, que mettrait-il en mouvement, s'il n'y avait rien dont il pût disposer, s'il n'avait rien à mouvoir?

Dieu et la matière sont nécessaires et co-éternels, quoique je ne comprenne pas l'éternité. Mais je comprends encore moins la création.

L'éternité est inconcevable; cependant, il faut bien la supposer. — La création est absurde. La fabrication, l'organisation, je les comprends très-bien, puisque je suis moi-même fabricateur et organisateur, toutes faibles que soient mon intelligence et mes facultés.

On pourrait dire qu'au-dessus de Dieu et de la matière, il y a quelque chose plus difficile encore à concevoir, le quelque chose à qui Dieu et la matière doivent leur qualités distinctives, leur propriétés essentielles et indestructibles: ce que les anciens, qui ont songé à tout, nommaient le *destin*, dont Jupiter même était obligé de respecter les décrets.

Nous connaissons de Dieu son *intelligence*, son *activité*, sa *puissance*; et les bornes de cette *puissance*, elle s'étend à tout, excepté à dénaturer la matière.

Il n'a pu travailler qu'elle et sur elle; car il n'y a, et il n'y avait qu'elle et lui. Il n'a pu former d'autres êtres qu'en élaborant cette matière son unique compagne, et lui empruntant.

Regardons ses œuvres; nous trouverons sa *bonté*, et aussi les bornes *involontaires*, malheureusement nécessaires de cette bonté.

La matière et sa *nature* ou ses imperfections, ou les limites de sa perfectibilité sont le véritable et le seul *Arimane*, impossible à bannir de l'univers organisé, puisqu'il entre nécessairement dans la composition de tout ce qui n'est pas Dieu.

C'est la matière dont les propriétés invincibles ont forcé Dieu de laisser, ou de faire entrer, dans le monde physico-moral, de défauts et des souffrances, très inférieures néanmoins, d'abord quant au nombre, et même pour l'intensité, aux trésors de jouissances et de vertus, que sa généreuse sagesse y a prodigués.

La matière n'a ni vie, ni mort, ni sensibilité, ni volonté.

Dieu à vie et volonté. Il n'est pas susceptible de mort, puisqu'il n'a pas eu naissance. Il prend un plaisir pur et céleste à faire et à bien faire : la preuve en est qu'il fait sans cesse, et qu'il fait bien.

Ou il a trouvé dans la matière l'attraction la gravitation, ou il les lui a données, peut importe ; il s'en est servi pour fixer à leur place les differens systèmes solaires ; pour tenir cet amas de mondes innombrables en équilibre au sein de l'espace, sans qu'aucun d'eux dérangeât son voisin.

Nous ignorons, et nous ne pouvons savoir si ses masses énormes ne sont pas douées de vie, si chaque globe n'est pas un très gros animal, dont les habitans, de toute espèce ne sont que des insectes, qui s'en nourrissent. La chose n'est pas impossible ; elle ne repugne point à la raison ; elle n'est pas au dessous, ni au-dessus de la grandeur et de la bonté de Dieu et de la richesse de l'univers. (*)

Les êtres-animés ! c'est en eux que l'on reconnaît le plus évidemment le sceau de l'intelligence ou du Bisu qui les forma. Il

(*) Voyez à la fin de l'ouvrage la note.

est impossible de les observer sans se pénétrer pour *lui* du respect qui lui est dû, et de l'amour que mérite sa bonté.

Il les a tous fait participer à la vie, aux sensations, aux jouissances. Il a élevé un nombre immense d'entr'eux, à l'intelligence, à la liberté, à la moralité; quelques uns même jusqu'à concevoir de lui une idée, et à éprouver pour lui un sentiment filial. Mais n'ayant pu organiser qu'avec de la matière, il a fallu que les sensations et les pensées n'arrivassent à leur faculté sensitive et pensante que par un chemin matériel, et que cette émanation divine qui les rend intermédiaires entre la matière et Dieu, fut, en quelque façon, dépendante de leurs organes, plus ou moins parfaits.

La matière qui entre dans la composition de ces organes, si utiles aux êtres animés, n'a pu être soustraite aux lois qui la gouvernent dans les autres corps. Il a fallu que les fibres des plantes se durcissent et se dessèchent; que les artères, les veines, les muscles des animaux se cartilaginent, s'ossifient; que ces instruments de la vie végétale et animale se carbonant par leur usage même, ne pussent le continuér que pendant un tems

donné; qu'ils perdissent, par une progression plus ou moins lente, la flexibilité nécessaire au mouvement des fluides, à la respiration, à la formation, à la distribution, à la transpiration des differens gaz qui les alimentent; que la vie se dévorât elle-même; qu'elle appellât la mort, que la mort, en devint une époque déterminée, une conséquence inévitable.

Mais n'ayant pu rendre les individus immortels, ce qui l'aurait empêché d'en multiplier le nombre, et aurait mis l'univers dans une sorte d'oisivité et de stagnation; Dieu a rendu les espèces éternelles. Il a tiré de la nécessité même de marquer un terme aux jours des êtres animés, le charme le plus doux, le bienfait le plus grand qui accompagnent leur existence. A la mort il a opposé l'amour qu'il aurait été impossible d'accorder à des créatures, dont la vie aurait toujours duré; et cet amour, compensation si heureuse et si avantageuse de la mort, il l'a rendu toujours plus tendre, plus moral, plus voluptueux dans chaque espèce, et même pour chaque individu en raison de ce que leur animation est plus développée, et de ce que plus d'intelligence leur a donné plus de

connaissance et d'estime d'eux-mêmes, de lumières sur l'obligation de mourir. Ce don céleste et ses trois branches, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour paternel, dont les rameaux, les fleurs, les fruits, couvrent depuis l'enfance jusqu'à la caducité, repandent sur nous un tel bonheur, que nul être digné d'en savourer les plaisirs ne voudrait d'une vie dont ils seraient bannis.

Honneurs, gloire et reconnaissance à Dieu et genuflexion, prosternation, adoration de la part de l'homme, qu'il a constitué propre à l'amour dans toutes les saisons, et dont il a étendu la perfectibilité par une longue et débile enfance qui le rend plus cher à ses parents, et qui est cause que son espèce naissant en famille, vivant en société, ajoute sans cesse à ses lumières celles des générations qui ont précédés son existence!

Cette noble et douce condition de toute vie passagère est sans doute le plus beau présent qu'un Dieu put faire à des créatures. Il paye d'avance, et avec usure, la mort qui le suit. Mais il n'est pas le seul trésor qui enrichisse la vie des animaux, et surtout de l'homme, et qui soit lié à la nécessité de mourir.

De ce que les êtres animés ne sont pas immortels , de ce que leur vie ne s'entretiennent pas d'elle-même , il en résulte qu'ils sont obligés de la soutenir par des alimens , et de la préserver des accidens qui pourraient en précipiter la fin . De là naît le travail , ce puissant antidote de l'ennuï ; et du besoin de travailler naît celui d'étudier et de connaître . Si toutes les félicités du coeur sont filles de l'amour , toutes les jouissances de l'esprit , toutes les sciences , le sont de l'obligation de manger , de boire , de se loger , de se vêtir , de s'armer , afin de conserver sa vie . Un aiguillon puissant a été donné pour hâter les efforts du travail ; un bâton secourable , pour prévenir , dans sa marche , les méprises et les erreurs trop funestes . C'est la seconde branche de la faculté de sentir ; c'est la soeur du plaisir ; c'est la *douleur* , Déesse protectrice , qui ne fait que des ingrats ; La douleur rend chaque jour les plus importans services : vedette fidelle de la vie , elle avertit de tous excès , elle sonne l'alarme à tout péril , elle appelle l'esprit au secours du corps , elle force la prudence et la réflexion d'assister le courage .

Que l'on suppose un être que la piqûre

n'avertisse point, il sera transpercé; que la brûlure n'emeuve point, il sera incendié; il ne pourrait faire un pas sans rencontrer la mort. La douleur la lui fait éviter ou combattre. Cette laide, mais bonne amie, repousse naturellement l'ennemi impitoyable et cruelle, jusqu'à ce que l'être sensible et protégé ait épuisé toutes les joissances de la vie, qu'il cesse d'y être propre, et que la force et le plaisir lui manquant, il n'ait plus que la fin de son existence à désirer.

Et quand la douleur ne peut faire reculer la mort, elle cesse et s'évanouit devant elle. Telle est la bonté intarissable du Dieu ANIMATEUR, que cette mort qu'il a rendue effrayante, afin que nous employassions notre intelligence à défendre et prolonger notre vie pour nos amis, pour notre espèce, pour l'utilité générale comme pour la nôtre particulière, que cette mort si redoutée n'est jamais un événement douloureux: son approche seule fait de la peine, et n'en fait que tant qu'on peut lui résister. Sa réalité n'est rien; dès que la maladie devient mortelle la stupeur s'établit; il n'y a plus que les assitans qui souffrent. Tant que le malade

ressent de douleur, il reste quelque espérance. Deux seules maladies paraissent faire exception. Ce sont la *phystie* et la *gangrène*, dans lesquelles la connaissance subsiste longtems après que la mort est devenue inévitable, et dure presque jusqu'au dernier moment. Mais ni l'une, ni l'autre ne sont douloureuses ; et dans l'une et dans l'autre, le malade conserve l'espoir ; il fait des projets pour sa convalescence jusqu'à la fin.

C'est encore un don céleste du Créateur, et qu'il n'a refusé à aucun des êtres intelligents, que ce besoin et cette faculté de faire des projets et de s'en éblouir soi-même; cet aimable jeu de l'imagination, cette illusion séduisante, cette consolatrice, nommée *l'espérance*, dont on n'est jamais entièrement abandonné: capitaliste opulente et généreuse, elle prête au malheur présent sur le bonheur à venir, et si noblement et avec tant de grâces, que l'on croit, malgré soi, l'hypothèque bonne.

Dieu ne pouvait rendre exactement égaux ni les êtres animés des diverses espèces, ni dans chaque espèce les individus.

Il n'avait rien autre chose que la matière à gouverner: son chef-d'œuvre fut d'en ti-

rer des *êtres* qu'il put doter d'intelligence et de la faculté de jouir. Plus il étendit cette faculté sur un plus grand nombre d'*êtres*, et plus il fut bienfaisant. Dieu a dû vouloir la multitude, et la plus grande multitude. Mais elle n'a pu avoir lieu dans une matière fort bornée et très-réfractaire qu'à la charge d'une perpétuelle transformation de la matière inanimée en végétaux, de végétaux en animaux, d'animaux les uns dans les autres, avec retour de ceux-ci à la matière inanimée, pour recommencer le cercle d'activité qui donne la vie au monde. Il a fallu pour cela que les espèces fussent diverses et partant inégales en moyens, en organes et capacités dans un état de travail, de guerre partielle, et cependant de secours, ou au moins d'utilité générale.

Les individus de chaque espèce n'ont pas pu avoir entre eux plus d'égalité. La matière des corps animés, en tout pareille à la matière des corps dénués de vie, a été indispensablement soumise à tous les mêmes accidens, à toutes les mêmes influences réciproques, physiques et chimiques ; de sorte que chaque circonstance variée de la conception, de la gestation, de l'éduca-

tion, produit quoique dans la même espèce, quoique de la même race, quoique du même père et de la même mère, des organes qui, malgré leurs rapports généraux, différantient et par conséquent inégalisent les individus. C'est ainsi que chaque famille à des similitudes très-grandes qui la font reconnaître, et chacun de ses membres des variétés qui les distinguent. C'est ainsi qu'il est impossible de confondre un chêne avec un pommeier; mais qu'il n'y a pas un chêne dont les branches soient disposées précisément de la même manière que celle d'un autre, ni sur le même chêne pas deux feuilles exactement semblables, quoique toutes portent avec évidence les caractères de la feuille de chêne.

Cependant tous ces êtres divers et nécessairement inégaux, sont également des enfants du *Grand-être*; il ont tous un droit égal à sa bonté, lorsqu'ils ne se rendent pas dignes de punition par le mauvais usage de leur intelligence. Comment leur a-t-il départi les dons?

Prémierement en bornant leurs désirs aux choses qu'ils peuvent connaître.

Sécondement, et sur-tout, en les impreg-

nant tous d'un sentiment de leur perfection ; qui leur fait priser leur espèce plus que les autres espèces , et leur individu plus que les autres individus.

Cet amour-propre , ce don singulier du ciel , est une illusion sans doute , mais le contentement de soi-même qu'il procure n'est pas illusoire ; il donne un bonheur très véritable . Car , en quoi peut réellement se plaindre de la nature , ou du Créateur , celui qui , non seulement ne voudrait pas être d'une autre espèce que la sienne , mais qui dans son espèce encore , ne voudrait pas changer entièrement avec ceux même de ses semblables dont il est jaloux , et refuserait ce qu'il croit leur bonheur , s'il fallait en même temps renoncer à être *lui* , et prendre leurs imperfections , leurs infirmités , ou leurs défauts .

Hé bien ! il n'y a pas un être animé qui ne soit dans ce cas . Nous verrons plus bas comment quelque uns d'entr'eux sont susceptibles d'un degré de peine qui leur fasse quelques fois désirer la mort . Nul ne peut arriver jusqu'à désirer sa dénaturalisation totale , sa transformation complète en un être quel qu'il soit , autre que *lui-même* .

Et même quand on est mécontent de soi, même quand on veut se corriger, c'est *soi* que l'on veut corriger; c'est à *soi* qu'en veut ajouter quelque perfection; on veut être meilleur, ou plus heureux, non pas autre.

Les *végétaux*, qui n'ont que des sensations et peu ou point d'intelligence, remplissent leur destination, non pas tout-à-fait aussi passivement que les corps dénués de vie, mais cependant par un mouvement que nous avons lieu de croire irraisonné. Un attrait confus pousse leurs organes à la nutrition, à la croissance, à la génération; une douleur obtuse accompagne leurs blessures et leurs maladies.

Nous avons dans le règne animal plusieurs exemples de cette espèce de vie. C'est encore ainsi que nous dormons, que nous nous éveillons, que nous digérons; que notre peau, nos fluides et presque toutes les parties molles de notre corps se renouvellent; que nos vaisseaux, nos muscles, nos cartilages, nos os se durcissent et augmentent de poids; que nos membres dans l'enfance et la jeunesse, nos cheveux, notre barbe, nos ongles, toute notre vie prennent de l'accroissement. Ces fonctions *végéto-animaies* ne de-

mandent point de notre part une action réfléchie, nos organes s'en occupent indépendamment de notre volonté; à raison de leur construction mécanique, de leurs combinaison chimique, et du principe actif qui les met en mouvement. Ils éprouvent un *bien-être* quand l'opération marche avec facilité, un *malaise* lorsqu'elle est dérangée, qui nous font même plus d'impression que ne peuvent faire aux plantes les sensations analogues; car notre faculté de sentir est plus énergique, elle éveille notre intelligence, qui ensuite réagit sur elle et la redouble.

Il ne paraît pas que les plantes aient de véritables *volontés*; ni par conséquent qu'elles puissent avoir de *moralité*.

Les *animaux* ont, outre la vie végétale qui leur est commune avec les plantes, une intelligence, une volonté, des facultés disponibles au gré de cette volonté qu'éclaire leur intelligence.

Cette réunion d'intelligence, de volonté et de facultés disponibles, est ce qui constitue *l'animalité*; et ce qui lui donne une *liberté* et une *moralité* plus ou moins étendues, selon l'éminence ou les bornes de l'intelligence qui en est la source.

L'intelligence consiste dans le pouvoir d'examiner et de peser *les motifs*. Il y a *liberté* chez tout être qui *délivre* et ne se décide pas sans examen; il y a *sagesse* chez tout être qui préfère le bonheur durable ou éloigné, à la jouissance présente et momentanée; il y a *moralité* chez tout être capable de chercher et de trouver son bonheur dans celui des autres.

De ce que l'intelligence bien employée a la faculté et la liberté de s'éclairer elle-même, et de choisir sagelement, il s'ensuit qu'elle peut aussi être mal ou négligemment employée, se tromper et faire de mauvais choix. Quand elle guide la volonté d'après le bon motif, elle *mérite* et obtient récompense: quand elle se laisse séduire par le mauvais, elle *démérite* et s'attire punition. Cet enchaînement de causes et de conséquences morales ne se borne point à l'homme; il s'étend à tous les autres animaux, en proportion de leur intelligence.

L'huître océanique placée sur un rivage, à force de réfléchir dans leur maison solitaire sur le petit nombre de faits qu'elles sont à porté d'observer, apprennent à marcher vers la mer profonde, et à éviter aussi le jeune

et le danger auxquels les expose la basse-mer.

Le loup qui s'exerce à la chasse devient plus habile, plus brave, plus robuste que celui qui s'amuse à dormir; il est mieux nourri; il évite mieux le danger. Il gagne de la considération parmi ses semblables.

Le chien qui s'est allié et subordonné à l'homme par une sorte de contrat, et en remplit les conditions avec fidélité, est aimé, bonheur qui lui est très sensible; il est caressé, bien traité, abondamment nourri; tandis que le chien paresseux, gourmand et malpropre, est battu, dédaigné, renvoyé et abandonné.

Chez tous les animaux, la femelle qui prend beaucoup de soin de ses petits, en est tendrement chérie; elle reçoit mille marques touchantes de leur reconnaissance; elle prend un plaisir extrême à leurs jeux: tous avantages pleins de délices, dont la femelle indifférente ou négligente est privée. Le petit qui mord sa mère, en est tappé; s'il la caresse, il en est baisé ou léché; s'il bat ses frères, il éprouve à l'instant la justice maternelle.

Le père qui apporte à manger, soit au

mid, soit dans Pantré, est accueilli avec des cris d'amour et de joie par sa femelle et par ses petits. Il règne au milieu d'eux, il est respecté, il jouit beaucoup en voyant combien on l'aime.

Telle est la *morale* commune à tous les animaux. La plupart n'en ont que relativement à leur espèce, surtout quand ils sont dans la disette; parce que c'est de la conservation de sa famille et de son espèce que chacun d'eux est chargé préférablement à tout. Un loup qui mange des moutons n'est point coupable, pas plus que le mouton qui broute au moins quarante espèces de plantes toutes vives; et quand le loup apporte sa proie à ses louveteaux, il est bienfaisant.

Les espèces se balancent par leur instinct opposé. Celles qui paraissent destructives sont conservatrices d'autres espèces. L'horrible et féroce arraignée est une gardienne naturelle des raisins, des melons, et des pêches. Sans le mal que les animaux carnassiers font à quelques individus de ces espèces, que nous regardons comme douces et paisibles, par ce que leur faim ne donne une mort cruelle qu'aux végétaux et aux innombrables insectes qui les habitent, elles se ré-

duraient elles-mêmes à la famine en dévorant les plantes plus vite que la terre ne peut les produire.

Les animaux herbivores ont contre leurs ennemis des moyens de défense. Le bétier sauvage et sa brebis sont très légères à la course, et même notre bouc et notre chèvre domestiques, ont à coups de cornes jeté du haut des rochers et brisé dans les précipices le loup qui les venait assaillir.

La bête à laine de nos troupeaux est softe et poltronne, parce qu'elle n'a pas son éducation naturelle, mais l'homme et le chien se réunissent pour la garder. La multiplication de son espèce, de même que celle du gros bétail, a considérablement gagné au contrat, en apparence usuraire, par lequel l'homme leur vend une pâture abondante et une protection assurée.

Ce contrat très avantageux à l'homme, l'est aussi aux espèces qu'il a conquises. Tant qu'il n'a été que chasseur il n'était qu'un animal carnassier de plus, et faisait comme eux, aux autres animaux précisément autant de mal, qu'il en retirait de bien pour lui et pour sa famille. Mais quand il est devenu pâtre et surtout cultivateur, quand il

a defendu les boeufs et les moutons contre leurs autres ennemis, quand il a travaillé pour leur conserver et leur produire du fourrage, il a diminué leurs dangers, il a prolongé leur vie, il a augmenté leur population, il a été bienfaisant. Je ne dis pas qu'ils lui doivent de la reconnaissance, car l'intention n'a pour eux rien de favorable, et la catastrophe est horrible; mais cette catastrophe dont ils n'ont d'avance aucune idée et qui ne dure qu'un moment, en exigeant l'homme à prendre soin d'eaux pour son intérêt, fait qu'il en existe un beaucoup plus grand nombre, ce qui est un bien pour ceux d'entr'eux qui sans cet ordre de choses n'auraient jamais vécu; et fait encore qu'ils sont tous plus copieusement nourris; qu'ils vivent en paix pendant plusieurs années, ce qui est un bien pour les individus qui seraient morts de disette, ou auraient été mangés du loup, de l'ours, ou du tigre avec plus de tourment, et après un état de terreur habituelle, que le malheur passager et imprévu de la boucherie ne peut égaler, tout abominable qu'il est.

Le plus grand mal pour les espèces asservies est dans le travail. Le boeuf est plus

sensible à l'aiguillon qu'il éprouvé tous les jours qu'à la hache qu'il ne voit qu'une fois, et n'a pas le temps de comprendre. Mais ce travail est une condition d'ou résulte pour lui l'abondance; et quoique le boeuf ignore cette condition, il paraît content, puis qu'il vit et qu'il engraisse, que le travail et l'assujettissement ne lui font pas autant de chagrin que la prairie, le foin, l'avoine et la litière lui donnent de jouissance et de plaisir. Encore est-il possible, et même aisé, en perfectionnant l'éducation des animaux domestiques et *la nôtre*, de supprimer de leur travail la contrainte et les mauvais traitemens; d'y suppléer par l'intelligence et la bienveillance. Les bons chartiers ne font usage ni de l'aiguillon, ni du fouet, ils se contentent de parler; les bons écuyers ne font jamais sentir l'éperon. Les Arabes ne mutilent point leurs chevaux; il vivent avec eux dans une société intime, et apprennent à les gouverner par l'affection.

Cet heureux fruit de la reconnaissance étend au-delà de leur espèce la *moralité* des animaux qui en sont susceptibles.

Le *cheval* s'attache à l'homme qui lui a été utile, et qui l'a caressé, au point de

combattre pour lui avec le plus hardi courage. Il se lie aussi avec le chien d'une amitié réciproque.

La *chèvre* et la *biche* se prêtent à donner leur mamelle à l'enfant, et conservent toute leur vie beaucoup de tendresse pour leur nourrisson.

On a vu des *éléphans* mourir de douleur d'avoir perdu leur *cornack*, qui n'a pu les soumettre qu'en leur inspirant un grand attachement: car de quelle autre manière un homme ferait-il obéir un *éléphant* à sa voix?

On a vu souvent les chiens plonger avec un extrême péril au sein des ondes irritées, pour sauver nos semblables à la nage, et sur la seule exhortation de leur ami.

On a vu des chiens, après avoir gémi sur la tombe de cet homme qu'ils avaient aimé, reconnaître et dénoncer par leur fureur son meurtrier, le combattre, le vaincre, revenir au tombeau, s'y coucher pour n'en relever jamais, y refuser tout aliment, y mourir de de besoin et de regret.

Le sort de ces animaux dans leur dévouement généreux, paraît bien triste; il l'est certainement alors. Mais la rigueur même de ce dévouement montre qu'il a été long.

tems payé par une *moralité* profondément sentimentale, et qu'ils ont recueilli en caresses, qui leur furent très-douces, le prix de leur intelligence, de leur tendresse et de leur vertu.

Ces chiens furent aimés, puisqu'ils aimèrent à ce point. Combien l'homme doit et peut l'être !

C'est ce besoin d'être aimé, d'être estimé, beaucoup plus puissant, plus développé, plus affectueux chez l'homme que chez les autres animaux, en raison de sa plus grande intelligence, qui élève notre *moralité* fort au-dessus de la leur.

Cela est si vrai que parmi les hommes mêmes, tous ne sont pas également *moraux*; et que ceux dont la morale est la plus pure, sont toujours ceux qui savent le mieux aimer, et qui sont le plus émus quand on les aime.

Plus sensibles que les autres, ils connaissent mieux de combien de manières on peut être blessé ou rendu heureux. Jugeant par leur coeur, de ce qui doit se passer dans celui d'autrui, ils donnent plus d'étendue et de soin à l'application de cette règle de justice que dicte la nature, et qui renferme toutes les *vertus sociales*, toutes les lois obliga-

toires pour l'humanité: *Ne faites pas aux autres le mal que vous ne voudriez pas qu'on vous fit; faites leur le bien que, si vous étiez dans leur position, vous désireriez qu'ils vous fissent; conduisez-vous avec eux comme vous souhaitez qu'ils se conduisent eux-mêmes envers vous.*

L'intérêt, qui parle à la raison, est sur cela parfaitement d'accord avec l'attrait qui détermine le sentiment. Et cet intérêt est si frappant qu'il obligeraient des hommes, qui ne seraient que froids et sages, à faire presque les mêmes actions que ceux qui, plus heureusement nés, trouvent leur satisfaction personnelle à être bons, justes et sécurables. Car plus on s'est montré bienfaisant et utile aux autres hommes, sur tout si c'est avec efficacité et avec lumières, plus on en est à son tour aidé et secouru.

Chaque bonne action est une espèce de prêt fait au genre humain; c'est une avance mise dans un commerce où toutes les expéditions ne profitent pas, mais où la plupart cependant amènent des retours plus ou moins avantageux; de sorte que personne ne les a constamment multipliées sans qu'elles lui produisent en masse un grand bénéfice.

La bonté a un charme indélébile, et lorsqu'elle est éclairée, elle constitue une grande puissance qui n'abandonne jamais entièrement l'homme qui en a été revêtu, comme font trop souvent la santé, la force, l'autorité, les richesses et le crédit.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des ingrats et des hommes injustes, c'est-à-dire des gens qui, raisonnant peu, et calculant mal, préfèrent ce qui leur paraît l'intérêt du moment aux douceurs de la reconnaissance et de l'équité envers ceux qui les ont servis. Mais les autres hommes, témoins du bienfait, méprisent celui qui le reçut et qui l'oublie, et applaudissent au bienfaiteur avec un sentiment de bienveillance et de respect. Tous sont justes, au moins dans les affaires qui ne les touchent pas. Tous aiment la probité qui pourra un jour s'exercer envers eux. Tous cherissent la disposition à obliger, dont ils pourront dans la suite éprouver les effets. Tous haïssent les vices et la méchanceté qu'on peut déployer contre eux pour leur nuire. Ils ne peuvent s'empêcher de voir et de juger ainsi, parce qu'ils ne peuvent cesser d'être insensibles et occupés de leurs intérêts.

Lorsqu'il nous arrive donc de perdre le

fruit direct d'une action louable semée en mauvais terrain, prodiguée pour un pervers, nous en receuillons cependant presque toujours une récompense indirecte dans la bonne opinion qui s'établit en notre faveur. Et l'insensé au contraire, qui a cru faire un grand profit en s'écartant de la morale et de son devoir, quelque chose qu'il ait paru gagner pour l'instant, a essuyé une perte réelle, une perte inestimable, en hazardant, compromettant, sacrifiant sa réputation. Il s'est attiré une punition sévère en appelant sur lui-même la haine et le dédain, qui l'environneront de périls, et le livreront un jour aux horreurs de l'abandon.

Un intérêt grossier, et même cupide, peut donc, lorsqu'il est éclairé par la réflexion, suffire pour guider l'homme sur la route de la justice et de la bienfaisance. C'est à condition de la suivre, qu'il a droit d'espérer de se voir lui-même assisté dans son travail, secondé dans ses entreprises, soulagé dans son infortune.

Mais Dieu a préparé de plus douces joies à la bonté, à la générosité, à la vertu. C'est pour elles qu'il a créé l'amitié, qui fabrique les prix et les couronnes qui lui

sont destinés, et qui doivent dignement honorer tout ce que l'homme peut faire de beau, de bon, de grand.

De tous ces biens si précieux, il n'y en a pas un qui soit pour le crime, pour l'iniquité, pour la dureté, ni même pour la froideur et l'indifférence. Il y a long-tems qu'on a dit que *le méchant pouvait avoir complices et n'avait point d'amis*. Comment en aurait-il? Occupé de mauvais projets contre les autres hommes, il leur en suppose de pareils contre lui; et dans le vrai la plupart lui veulent du mal. Vivant dans la défiance, agité de soupçons, rongé de soucis, haïssable par ses œuvres et par ses pensées, il ne saurait ni aimer, ni être aimé. Incabable aux satisfactions morales, ce qu'il peut avoir de jouissances, est réduit à celles des plus vils animaux. Où finissent les forces de son corps, là se terminent ses plaisirs: là commencent ses ennemis et ses malheurs. Au lieu que la vertu active et sensible double les facultés corporelles, et ne cesse pas de goûter une volupté céleste quand celles de la terre exigent du repos.

Jouissons, de ce superflu si utile, si doux, si généralement répandu sur les gens

de bien, et qui au milieu de tout ce que le vulgaire appelle des infortunes, doit faire pour nous de la terre un séjour de délices, mais sachons sentir aussi que c'est un supperflu. La véritable vertu le savoure et peut s'en passer. Telle est la trempe de l'armure qui fut forgée pour ce demi Dieu nommé l'homme dans l'arsenal éthétré du *Suprême Organisateur*, que, si la reconnaissance trop souvent fragile, venait à manquer; que, si la réputation plus vaste et plus solide, était universellement, quoiqu'injustement flétrie, la conscience, la conscience pure et sans tache saurait se défendre encore contre le désespoir, et offrirait un asyle, où le courage, accompagné d'une sorte de paix, pourrait se réfugier.

La conscience est au fond du coeur humain le ministre perpétuel du *Créateur*. Elle établit une âme dans l'âme pour juger l'âme. Il semble qu'il y ait un *nous* qui désir, qui agit, et un autre *nous* qui décide si le désir est honnête, si l'action est bonne. Point de bonheur quand le plus impétueux de deux cesse de respecter le meilleur et le plus sage. Car celui-ci ne perd pas ses droits; il peut céder passagèrement dans un combat, mais

il prend sa revanche; il est né pour commander, et finalement il commande. Il peut récompenser, quand les hommes oppriment et croient punir. Il peut punir, quand les hommes accumulent les éloges et multiplient les récompenses. La société ne voit et ne doit juger que les actions. La conscience voit et juge de plus les intentions et les motifs. Elle fait rouger de la reconnaissance mal acquise et de la réputation usurpe.

Chacun se souvient qu'il n'existe que par le bon effet d'une multitude de secours gratuits, que les autres lui ont donnés, quand il était dans l'enfance, ou en maladie. Chacun sait donc qu'il doit des secours, également gratuits et généreux, à l'enfance et à l'infirmité.

Ces secours sont si nécessaires pour la conservation de l'espèce et des espèces, que ne se fiant pas uniquement à la mémoire, ni même à l'équité du soin d'en assurer la distribution, la nature, la providence, y ont attaché un grand attrait. Elles ont rendu l'homme susceptible de compassion. Les signes de la souffrance affectent ses jeux; les larmes d'autrui appellent ses larmes par une mécanique presqu'involontaire; les cris de

la douleur pénètrent son oreille et passent jusqu'à son cœur.

Même dans la colère, même dans la vengeance, nul ne voit tomber son ennemi sans être ému, sans que le premier mouvement soit de lui tendre la main qui l'a frappé, pour compenser ou réparer le mal qu'elle vient de faire.

Et lorsque l'âme n'a pas été empoisonnée par les passions haineuses, les soupirs du malheureux, les plaintes du blessé, nous disposent toujours à leur prêter assistance.

L'attrait est plus grand encore, la bienfaisance divine a pris soin de le redoubler quand il s'agit d'un besoin durable.

Il faut aux femmes une protection constante. Elles ont été revêtues d'une beauté dont l'empire est extrême sur nous durant l'époque à la perpétuité de l'espèce, tant qu'elles sont fécondes. Si elles sont enceintes, le bonheur de les servir devient une espèce de culte.

Leurs charmes et le sentiment qu'ils inspirent, ne s'affaiblissent qu'en donnant naissance à un mouvement de piété filiale. L'homme de bien qui voit une femme âgée se dit naturellement, *telle est, ou serait ma mère.*

Dans l'enfance où tout est faiblesse, tout aussi est gentillesse et grâce. Ce n'est pas seulement aux yeux du père et de la mère, ou des animaux de la même espèce; il n'y a point d'animal dont les petits ne nous paraissent jolis: même ceux qui dans la suite deviendront ou nous sembleront vilains.

Les cochons de lait trottant avec leur petite queue en double volute sur la cuisse gauche, les ânons au poil bourru, au front chargé d'une épaisse houpe, font plaisir à voir. Les poulains, les chevreaux, les agneaux surtout sont charmants.

Cette gaité indulgente et protectrice que nous donnent les jeunes animaux n'est pas bornée de notre espèce aux leurs. Ils éprouvent quelque chose de semblable pour nos petits. Il n'y a personne qui n'ai eu occasion d'admirer avec quelle patience les chiens, les chats même, quoique moins doux comme tous les animaux à griffes rentrantes, se laissent pincer, porter, prendre par la queue, tirer les oreilles par des enfans auxquels ils pourraient faire beaucoup de mal. Plus l'enfant est jeune, plus il en est respecté.

Il n'est pas impossible que l'histoire de Rémus et de Romulus soit vraie. Si la lou-

ve a perdu ses petits, si elle a mangé le chien qui les avait pris; si bien repue, et la mamelle gonflée, elle à rencontré les jumeaux, leurs vagissemens ont pu lui rappeler l'idée de ses propres enfans, et la faire approcher d'eux avec une disposition à la bonté. Le besoin de se débarrasser de son lait peut l'avoir déterminée à le leur offrir. Et si elle a laissé téter cinq minutes, elle aura consommé le contrat en les léchant, en leur donnant le baiser maternel. Jamais ensuite elle ne les aura mangés. Elle les aura au contraire défendus avec courage.

Ces voies admirables de la nature ne sont point arbitraires. Elles ont été préparées avec une attendrissante sagesse par l'intelligence qui fit les autres intelligences, et leur donna des organes. Elles tiennent à un mélange du besoin et du raisonnement. *L'instinct* et une raison rapide qui, s'exerçant sur un petit nombre d'objets, et ayant répété souvent l'expérience, est parvenue à faire presque dans un instant la reconnaissance du fait, l'argumentation sur le motif, et la conclusion décisive pour la volonté. Si le philosophe en est frappé comme l'animal,

c'est que sur les choses que l'instinct peut embrasser, l'animal raisonne précisément comme le philosophe.

Mais combien l'instinct ne reçoit-il pas plus de force, quand il prend le caractère de justice, de piété, de vertu ; quand la première impulsion qui touche les plus ordinaires esprits se trouve confirmée par des observations plus mûres et par toute la puissance d'une sévère, d'une exacte logique ; quand, après que le sentiment a dit, *aidons les malheureux, la raison ajoute : « J'ai été petit, et sans ma mère, mon père, leurs coéquipiers, leurs amis, sans la société qui a protégé leurs personnes, leurs propriétés, leurs travaux, je serais mort ; j'ai été malade, et sans le secours de ceux qui m'entouraient, qui m'ont veillé, qui m'ont donné à boire, qui m'ont apporté les alimens ou les remèdes nécessaires, qui m'ont retourné dans mon lit, qui m'ont soigné comme un enfant, je serais mort. Depuis que j'existe, combien de gens ont travaillé pour moi très-gratuitement ? De combien de manières et combien de fois je serais mort, s'ils m'eussent abandonné ? »*

Ce calcul, même pour les plus grands,

pour les plus puissans, pour les plus riches, est effrayant par la masse de reconnaissance sous laquelle ils doivent se sentir accablés, lorsqu'ils ne savent pas y trouver le principe d'une active émulation.

Nul ne peut rendre aucun service à l'indigence, à l'infortune, dont il n'ait déjà reçu le prix pendant une longue suite d'années, avant d'être lui-même capable de travail. Lorsque, à son tour, on se livre à ces actes de bienfaisance, on ne fait donc rigoureusement que *payer une dette*. Mais cette dette payée avec sensibilité et avec grâce, devient une nouvelle avance, qui nous sera restituée une seconde fois, en cas d'accident, ou au moins dans notre âge avancé. C'est bien là que s'applique le proverbe : *qui paye ses dettes, s'enrichit.*

Une autre *dette* que nous avons tous à payer, une dette religieuse que nous contractons malgré nous chaque jour par nos fautes, par nos faiblesses, par nos erreurs, c'est l'indulgence pour les faiblesses, pour les fautes de nos semblables. Qui de nous est sans reproche ? Qui de nous n'a jamais été égaré par ses passions ? Si quelqu'un osait me répondre, c'est moi, je lui demanderais encore s'il ne

s'est jamais trouvé sur le point de l'être, et de combien peu il s'en est fallu? Les plus vertueux sont ceux qui ont le moins de torts, ou qui les ont le mieux expiés et réparés. Les plus vertueux, sont ceux qui savent craindre le plus d'être jugés à la rigueur. Les plus vertueux sont ceux à qui la conscience dit que, dès qu'en sort de la douceur et de la compassion, on s'éloigne aussi de l'équité. L'homme de bien lui-même a, dans la colère et dans l'amour, des moments de délire. Le méchant est dans un état habituel de demence; il faut empêcher les fous de nuire. Sans doute, mais il ne faut pas les haïr, ni en penser, ni en parler d'une manière trop injurieuse; sommes-nous si sages? Il faut être encore moins sévère, quand le mal que les autres ont fait, porte sur nous, quand nous sommes exposés à le voir avec le microscope de l'intérêt personnel. Alors nous devons nous efforcer de fermer les yeux, et réservier l'oreille pour l'ouvrir, dès qu'il sera tems, à la voix du repentir, qui parlera plutôt ou plus tard; qui sincère, profond, durable, peut tout effacer, même devant Dieu; le doit à plus forte raison devant nous.

Enfin chacun sait qu'en observant ces règles principales de la bonne nature humaine, que *l'intelligence Divine*, a rendues si claires, si frappantes, si attendrissantes, si obligatoires, pour notre intelligence, il sera estimable, aimable, et généralement aimé, estimé; qu'en s'en écartant il deviendra hâssable, et serait hâï. Or il n'y a personne qui ne sente combien il est doux et utile d'inspirer la bienveillance, et qui ne désire y parvenir; combien il est triste et dangereux de n'exiter que la haine, et qui ne craigne d'y être exposé.

Vous me direz peut-être, que beaucoup de gens qui n'ont commis aucune injustice, qui même ont fait toutes les bonnes actions qu'ils ont pu, sont néanmoins très malheureux. Il le seraient bien davantage, s'ils avaient été des méchans, s'ils s'étaient livrés à des crimes, dont leur conscience leur fait essuyer les reproches. Si à leurs misfortunes, ils rejoignaient celle de s'être rendus par leur conduite, des objets de haine et de mépris.

Dans un monde formé de matière dont toutes les parties agissent et réagissent les unes sur les autres, d'après des lois qui embrassent également les choses inanimées

et les corps des êtres doués de vie, la même organisation, qui produit la santé et les joissances, soumet nécessairement l'animal qui les reçut en don, à plusieurs souffrances et à plusieurs infirmités. La prudence, la tempérance, les lumières que le travail, l'expérience et les sciences procurent, en font éviter quelques unes, adoucissent les mauvais effets de quelques-autres, préviennent quelques accidens. La justice, et la bienfaisance, qui sont des qualités purement morales, n'influent pas sur ces événemens physiques. Elles n'empêchent point de ce casser la jambe, elles ne garantissent pas de la gravelle. Les blessures et les maladies, que l'on ne peut prévoir, auxquelles une sage conduite ne peut soustraire, doivent donc être comptées parmi les maux qui frappent également sur les méchans et sur les bons; qui sont des conditions de la vie, des annexes de la propriété de sentir et de jouir, non parmi les punitions et les malheurs qui ont rapport avec la moralité et la sanctionnent.

Dans un monde peuplé d'une foule innombrable d'êtres *intelligens*, libres, doués de facultés disponibles à leur volonté, par conséquent sujet aux *passions* qui les ren-

dent heureux , mais qui peu éclairées , trop enivrées , mal guidées , peuvent aussi les jeter dans l'égarement et dans l'erreur ; le concours de toutes ces *intelligences* , et de toutes ces *libertés* , dont les opérations co-incident et se croisent , amène des avantures , des bonheurs , des malheurs , des jouissances , des peines , qui n'ont aucun rapport avec le vice , ni avec la vertu ; sinon d'offrir à celle-ci l'occasion de s'exercer , d'augmenter le bien , de diminuer le mal , de se faire un *mérite* du bon emploi de l'intelligence , et d'en recevoir le fruit .

DIEU ne pourrait empêcher l'effet des sensations , des sentiments , des raisonnemens , des passions , de la liberté , de la volonté , et du pouvoir actif qu'il a conféré aux êtres *intelligens* , sans détruire leur nature et leur moralité , et les réduire à l'état de *machines* . Or tout être intelligent créé , a une *machine* à gouverner , machine dont le poids , la forme , les ressorts influent sur lui et sur le développement de son intelligence ; mais à raison de cette intelligence , il est quelque chose de plus qu'une *machine* . Et cette dignité , cet avantage , dont il ne voudrait pas être privé , qu'il partage avec les autres êtres in-

telligens, sur lesquels il n'a ni le droit, ni le pouvoir de les en priver non plus, le mettent dans la nécessité de subir toutes les conséquences des actions bonnes ou mauvaises auxquelles ils se portent, dans l'usage ou dans l'abus de leur *liberté*: de même qu'ils jouissent, ou souffrent, des suites de ses bonnes et de ses mauvaises actions.

Mais ces maux, très réels, ne sont point aggravés pour eux par le remords, qui ajoute beaucoup à l'amertume de ceux du même genre qu'éprouve aussi le méchant, et qui sont pour lui plus fréquens et moins remédiabes. Le sage doit supporter ses malheurs communs à tous. Il ne doit pas en murmerer; premièrement, parce qu'ils sont liés à des biens inestimables, à l'intelligence à la liberté, à la sensibilité que notre espèce priviligiée a reçues du *Créateur*, dans un degré plus éminent que les autres espèces dont elle a connaissance; et encore, parceque dans la répartition de ces malheurs sur toute la race humaine, les hommes vertueux, entre l'adoucissement que la paix de la conscience leur assure dans leurs peines, jouissent de deux avantages très réels.

L'un, que la disposition qui les rend plus

honnêtes et meilleurs que les autres, tenant à ce qu'ils ont, en général, non seulement plus de bonté dans le cœur, mais aussi plus de justesse dans l'esprit, ils se conduisent ordinairement avec plus de suite et de sagesse, ce qui les fait échapper à plusieurs périls. L'autre, que dans ceux qu'ils ne peuvent éviter, ils inspirent plus de compassion, trouvent plus d'assistance, reçoivent plus de soulagement.

Le méchant, pour être secondé, a besoin d'être le plus fort, le plus puissant, le plus riche. Il ne domine que par la terreur, ou par la séduction du salaire qu'il propose à ses complices. Mais dès qu'il cesse de se faire craindre ou de pouvoir offrir des espérances, il est abandonné, quelque fois puni par ceux même qui furent ses satellites. Les malheurs qu'il éprouve ne sont jamais légers, ni sans conséquence. Il leur imprime un principe de progression aussi rapide qu'envenimée. Sa personne étant haïssable, et ses moyens étant hors de lui, manquent à la fois. Dès que le crédit et l'autorité lui échappent, il perd tout; il tombe dans un gouffre sans fond et sans retour.

L'homme, au contraire, qui fait toujours

bon, est aimé, et servi pour lui-même, et l'on prend à lui d'autant plus d'intérêt, qu'il se trouve plus infortuné. Il ne fait de pertes que celles du moment, qui même pour lui, tendent naturellement à se réparer. Chacun de ses malheurs lui fait un titre et un moyen pour revenir, pour être porté à un meilleur état, à de nouvelles jouissances.

C'est ainsi que la raison et la vertu doivent considérer la vie. Le beau rôle y est pour elles. Les chances les plus heureuses leur sont préparées avec un art aussi simple qu'admirable. Les véritables jouissances de l'âme leur sont exclusivement réservées, et avec une si douce, une si pénétrante énergie, qu'elle suffit pour couvrir et compenser les plus grands malheurs. Le plus amer de tous, la perte, soit des attachemens auxquels on avait concentré tous ses désirs, et dévoué toutes les facultés, soit des personnes qui les inspirèrent à l'instant même qu'elle fait détester l'existence et implorer la mort, crie au fond du coeur qu'elle déchire, que si elle lui est cruelle à ce point, c'est parce qu'elle a été précédée d'une inexprimable félicité; tellement au-dessus de toute comparaison, tellement chère à ceux qui savent ai-

mer, qu'aucun d'eux, dans les jours de son plus affreux désespoir, ne forma une minute le voeu sacrilège d'avoir été privé de ceux de son bonheur.

La bonté et la probité n'exemptent pas de toutes les peines. Elles ont part à toutes celles qui sont, sans rapport avec la conduite morale de l'individu qui en est frappé; de même que le plus odieux criminel partage aussi dans une grande quantité de biens que les lois générales de l'univers dissemi-
nent sur tout ce qui a vie.

Chacun doit ressentir les effets, tantôt nuisibles, tantôt profitables, qui résultent des actions libres des êtres intelligents dont il est environné, et des propriétés des choses intelligentes; personne n'y peut rien que de mettre dans leur immense masse son petit contingent de sagesse et de moralité. Mais l'homme sensible, équitable, généreux, scrupuleux, délicat, est assuré, par toutes les lois physiques et morales qui influent sur le mécanisme du cœur humain, qu'il n'y aura rien de perdu pour lui de ce que les circonstances favorables pourront présenter d'avantageux, et qu'il trouvera plus de ressources qu'aucun autre dans les conjectures affligeant-

tes ou funestes. Sa nature et les affections qu'il inspire, le poussent au bonheur, et résistent au malheur. Voilà son lot et la légitime avec laquelle il entre dans le monde. Ils sont beaux et bons; on y peut compter avec confiance. La nature de l'homme dur, égoïste, injuste, et vicieux, est le dégout, le mépris, Panthipathie, l'inimitié que les autres conçoivent presque nécessairement pour lui, sont des principes attractifs du malheur, répulsifs du bien être. Voilà sa condition et sa punition, aussi justes qu'inévitables.

Il n'y a pas d'autres lois certaines sur le bonheur et sur le malheur.

Mais celles-là sont inviolables, l'étendue de leurs conséquences est infinie, et elles sont manifestement en faveur des gens de bien. Ils doivent les voir avec une respectueuse et tendre reconnaissance pour le *Formateur des mondes*. C'est en ce sens qu'il est plus spécialement Père des hommes vertueux, que des autres créatures. Par la simple contexture des lois générales émanées de sa bien-faisante sagesse, dès qu'ils leur obéissent, ils en sont traités en *enfants-chéris*.

Peut-être a-t-il fait, peut-être fait-il quelque chose de plus pour eux; nous ne le savons

pas; et il ne paraît pas nécessaire qu'il fasse rien de plus, puisque ces lois, qui leur sont évidentes, suffisent pour les éclairer, pour leur faire trouver dans la bonté et dans la vertu un bonheur conforme à leur nature. Mais il n'est nullement impossible, il n'est pas même invraisemblable, qu'il leur ait assuré de plus grands secours; nous sommes environnés de faits qu'on ne peut expliquer que par cette supposition.

Il n'est pas impossible non plus qu'il leur ait destiné pour l'avenir des félicités plus douces encore, plus complètes, et plus durables.

Nous ne pouvons jeter sur ces terres inconnues de l'univers physique et moral, que le regard douteux de la conjecture. Cependant à travers le brouillard, qu'il n'est pas donné à nos faibles yeux de percer entièrement, quelques signes remarquables, des raisonnemens, qui ne sont pas sans force, semblent nous indiquer encore des vérités consolantes.

Tout homme, et principalement tout homme estimable, qui voudra se rappeler ses aventures, et promener un souvenir reconnaissant sur l'histoire de sa vie, la trouve-

ra semée d'événemens grands ou petits, très inattendus, qui contre toute apparence, contre toutes les règles de la probabilité, ou même s'opposant à ses désirs, à ses projets, à ses précautions, l'ont fait échapper à de grands périls, dont il devait croire que rien ne pouvait le préservér, on conduit à des bonheurs qu'il n'avait aucun droit d'espérer, ni d'attendre. Ma vie a été tissée de ces bonheurs inexplicables, et qui selon les lumières ordinaires de la philosophie, sont inexplicablement accumulés.

Le *Moteur-général* qui a conféré ce pouvoir aux êtres intelligens, s'est-il interdit d'en faire directement usage dans le gouvernement du monde, lui qui est *l'Intelligence suprême*? Il y aurait bien de la hardiesse à l'assurer; et ceux qui ont dit qu'il ne peut jamais accorder une protection immédiate à la vertu, parceque cela serait trop laborieux pour lui, ne s'étaient pas élevés, par la contemplation du monde-même à l'idée de l'activité prodigieuse, et de toutes parts surabondante, qui brille dans *l'animation* de ces myriades de milliards d'êtres vivans les uns sur les autres, dont sont peuplés à satiété milliers de sphères que nous connaissons,

et les millions d'autres que nous ne connaissons pas. Aucune multitude de soins ne peut être ni trop grande pour celui qui a conçû, et qui exécute chaque jour, le plan de l'univers, ni indigne de lui. Bien et mal sont deux mots qui impliquent contradiction.

Sans que nous osions cependant affirmer sur une question si haute, ce que la raison ne permet pas davantage d'osser nient moins convaincement que la protection de l'être bienfaisant par excellence peut s'exercer immédiatement envers tous les êtres sages et bons, qui dirigent leur conduite d'après ses lois. Nous avons fait voir cette protection immédiate de la divinité, fondée, presque inéquivocablement, entre les hommes, sur l'estime due et payée aux gens qui ne font que du bien, et sur l'intérêt que chacun prend à ceux qui sont dans le droit.

N'y a-t-il que des hommes qui aient reçu ce pouvoir protecteur des actions honnêtes, et qui soient susceptibles du sentiment qui l'exige, qui le dirige ? Sont-ils bien certainement les plus ingénieux, les plus nobles, les plus riches en sensations et en facultés de tous les citoyens de l'univers, de tous les êtres intelligents créés ? Oui, de ceux qui nous

assez connus. Mais connaissons-nous seulement tous ceux qui habitent notre globe ? Avons-nous tous les sens qu'il faudrait pour les connaître ? L'orgueil peut-être repoudra aussi ; et ce sera un orgueil insensé.

Retournons à Phœnix dont nous avons déjà parlé, et qui mérite une considération très-grande. Que cette image parfaite du philosophe vienne lui donner des leçons.

Placée vers le dernier échelon de l'animalité, n'ayant qu'un ou deux sens, l'Américain connaît pas l'homme ; et si elle pouvait en avoir une légère idée, cette idée ne serait pas juste. Elle lui accorderait bien moins d'intelligence qu'au crabe, qui sait mettre une pierre entre ses deux coquilles, pour l'empêcher de se fermer, et dont les petits viennent l'attaquer, et la dévorer dans sa maison.

L'homme cependant influe puissamment sur le destin de l'Américain. Il les porte dans des réservoirs dont l'eau est salutaire, et limpide. Il contribue ainsi avec une surprenante efficacité au perfectionnement de leur esprit, à la force ou à la délicatesse de leur tempérament. Il cultive pour elle plusieurs plantes, et leur prépare un engrangement extraordinaire. Il les emmène enfin

à cinquante, à quatre-vingt lieues de leur élément, et livre leur existence à un dénouement cruel. Certainement un être intelligent ne peut pas faire plus de bien, ni plus de mal, à un autre être intelligent; et certainement aussi aucun bienfaiteur, n'est plus complètement ignoré de ses protégés et de ses victimes. L'heureux repose le bien, le mal; joint de l'un, souffre de l'autre; regarde ces travaux de l'homme, qui n'ont pas toujours eu lieu, qui ne sont encore usités que dans quelques coins du monde, comme un simple effet des lois générales de la nature, auxquelles un être, même aussi spirituel, aussi habile, aussi distingué qu'elle se le paraît, ne peut résister. Car l'heureuse est convaincue de sa propre dignité; elle a autant de droit que l'homme de se croire à la tête de la création. Elle peut avoir le sentiment intime de sa supériorité sur les mousses, sur les arbrisseaux riverains qui lui servent d'asyle, qui lui fournissent des alimens, et qui doués de sucs, de croissance, de vie, sont eux-mêmes si supérieurs au rocher qui les avoisine. La chaîne des êtres, peut-être se dire, commence à l'heureuse et finit au rocher. Ainsi l'homme raisonne,

ou deraisonne, lorsqu'il se déclare modestement *le chef d'oeuvre du Souverain-fabricateur*. Homme ! ta vue plonge au-dessous de toi; tu distingues très-bien la gradation non interrompue établie, par nuances imperceptibles entre tous les animaux, du ver-de-terre au mouton, au cheval, au chien, à l'éléphant, à la fourmi, dont la sensibilité, l'intelligence, les sciences, les institutions sociales, la moralité, sont si rapprochées des tiennes que peut-être ne devrait-il appartenir, ni à elle, ni à toi, de prononcer laquelle des deux espèces est la plus parfaite et la première en rang dans la nature; mais je suis *homme* et juge partial, je t'accorde la priorité sur la fourmi.

Est-ce à toi que la progression doit s'arrêter? Lève les yeux, tu en es digne: pense, tu es né pour penser. Oses-tu comparer la distance effrayante que tu reconnais entre toi et Dieu, avec celle si petite, qui m'a fait hésiter entre toi et la fourmi? Cet espace immense est-il vuide?

Il ne l'est pas; car il ne peut pas l'être; l'univers est sans lacune.

S'il est rempli, par qui l'est-il? Nous ne pouvons le savoir. Mais puisque la place

existe, il s'y trouve quelqu'un et quelque chose.

Pourquoi n'avons nous aucune connaissance évidente de ces êtres dont la convénance, l'analogie, la nécessité dans l'univers, frappent la réflexion, qui peut seule nous les indiquer? De ces êtres qui doivent nous surpasser en perfections, en facultés, en puissance, autant que nous surpassons les animaux de la dernière classe et les plantes? Qui doivent avoir entre eux une hiérarchie aussi variée, aussi graduée, que celle que nous admirons entre les autres êtres vivans et intelligens, que nous primons, et qui nous sont subordonnés; dont plusieurs ordres peuvent être nos compagnons sur la terre, comme nous sommes ceux des animaux qui, privés de vue, d'ouie, d'odorat, de pieds, de mains, ne savent qui nous sommes, ni si nous sommes, au moment même où nous en faisons le bonheur ou le malheur; dont quelques autres peut-être voyagent de globe en globe; ou de plus relevés encore d'un système solaire à l'autre, plus aisément que nous n'allons de l'Europe en Amérique?

C'est que nous n'avons par les organes et

les sens qu'il nous faudrait pour que notre intelligence, communiquât avec eux; quelqu'ils puissent très-bien avoir, et que nous devions juger qu'ils ont, des sens et des organes propres à nous discerner, et à influer sur nous; de même que nous diserions, et que nous régissons des races entières d'animaux qui nous ignorent, et qui ne sont nos inférieurs que d'un très-petit nombre de sens.

Quelle pauvreté de n'en avoir que cinq ou six, et de n'être que des hommes! On peut en avoir dix, on peut en avoir cent, on peut en avoir mille, c'est ainsi que les mondes embrassent les mondes, et que sont classifiés les êtres *intelligens*, tous composés d'une matière que Dieu a plus ou moins richement organisée et vivifiée.

Telle est la vraisemblance, j'oseraï dire que telle est la réalité.

Je n'irai point, abusant de ces vérités sublimes avec une puérile impertinence, asservir les Dieux aux hommes, la sagesse à l'imbécilité, la puissance à la faiblesse, construire un univers à rebours, en ressuscitant les *anges-gardiens*.

Quand le limaçon fut créé pour lui-même, le sylphe et l'archange ne l'ont pas été pour

les humains. Toute espèce, tout individu vit pour soi. Chacun fait ses affaires, suit ses passions, consulte sa raison, s'occupe de son intérêt.

Mais en se livrant à leur travail, les supérieurs peuvent quelquefois jeter sur leurs inférieurs un regard de curiosité ; ils peuvent prendre pour eux quelque légère affection ; ils peuvent momentanément leur donner, ou leur refuser assistance, c'est ce que nous faisons chaque jour.

Lorsque nous retirons une abeille d'une toile d'araignée, tandis que nous voyons avec plaisir l'art que cette ingénieuse et vilaine bête met à enchaîner de vingt tours de son fil la guêpe, non moins méchante qu'elle et plus redoutable, nous secourons l'animal titillé ; et d'ennemi à ennemi nous laissons punir l'animal destructeur. Nous en faisons autant pour les animaux qui ne peuvent nous appercevoir, selon qu'ils nous paraissent mériter de l'aversion, ou de la sollicitude.

Seuls entre les créatures animées que nous connaissons, nous paraissions avoir été grâfiés de cet instinct protecteur, qui me semble le véritable caractère par lequel la nature nous élève au-dessus d'elle. Les castors,

les abeilles, les fourmis entr'aident vertueusement leurs semblables, et ne rendent aucun service aux autres espèces. Le chien qui défend les troupeaux, ne le fait que par amitié, et par soumission pour nous; sans nous, il les mangerait comme le loup même. Et ce n'est pas un des moindres avantages que nous ayons procurés aux brebis et aux vaches, en les conquérant, que de leur avoir fait un ami du chien, qui était leur ennemi aussi actif qu'acharné. L'homme est capable de calculer qu'il a souvent intérêt à être utile aux autres espèces; et ce qui vaut mieux encore, ce qui est plus moral et plus aimable, il l'est de leur rendre service pour sa propre satisfaction, sans autre motif que le plaisir qu'il y trouve.

Hé bien! ce que nous faisons pour nos frères cadets, nous, qui n'avons qu'une intelligence très-médiocre et qu'une bonté très limitée, les génies, les anges, (permettez-moi d'employer des noms en usage, pour désigner des êtres que je devine et que je ne connais pas,) ces êtres qui valent beaucoup mieux que nous, doivent le faire, et vraisemblablement le font pour nous, avec plus de

bienfaisance, de fréquence et d'étendue, dans les occasions qui les touchent.

Nous ne savons s'il y a de purs esprits, ni ce que c'est qu'un pur esprit, ni si Dieu lui-même est un pur esprit. Mais nous savons parfaitement qu'il y a des intelligences, et peu nous soucie qu'elles soient si l'on veut formées d'une sorte de matière, composées d'un mélange, ou sans mélange. Leur qualité d'intelligence est très-brillante, très-remarquable, très-démontrée; elle tranche vivement avec les propriétés mesurables, pondérables, calculables, analysables de la matière inanimée.

Rien ne se trouve enlevé, ni retranché de celle-ci aux animaux, lorsqu'ils meurent, et que l'engorgement, ou la lézion de quelques organes, produisant ou suivant l'absence de leur principe intelligent, détruit l'animal, fait cesser tous les phénomènes de la vitalité, et ne laisse à leur matière autre que ceux de la chimie, qui en sépare les éléments grossiers. Ils ne sont privés que de l'animation, ou de l'exercice, de leur intelligence sur leur mécanisme.

Nous savons parfaitement encore que ces intelligences, dont nous en portons une dans

la tête et dans le sein, agissent sur la matière inintelligente d'une façon qui diffère de celle, dont les parties de cette matière réagissent les unes sur les autres. Nous savons parfaitement que nos passions et notre volonté meuvent notre corps par un moyen qui nous est inconnu; qui semble contrarier fortement, les lois de la gravitation, de la géometrie, de la mécanique, de l'hydraulique; et que notre corps ayant reçu de notre intelligence ce premier mouvement, communique très bien à d'autres corps les mouvements mécaniques, et en met d'autres à porté de se communiquer les mouvements chimiques; en suivant fort exactement, dans cette distribution secondaire, ces mêmes lois de la matière sans vie, que le Moteur intelligent semble avoir si aisément violées ou maîtrisées dans notre intérieur.

Cela nous suffit: premièrement pour être certains qu'outre les pouvoirs communicateurs de mouvement sur lesquels nos sciences ont prise, il existe dans les intelligences créées et organisées, un pouvoir impulsif ou formateur de mouvement, dont nous ne savons pas les lois, et dont quelques propriétés ne

nous deviennent sensibles qu'à l'aide d'une observation et d'une réflexion très-attentive.

Secondement, pour comprendre quelle peut être dans le monde et sur nous l'action des intelligences *surhumaines*, qui ne sauraient nous être connues que par le raisonnement, et la comparaison de ce que nous sommes à d'autres animaux, servis par nous avec efficacité, et qui n'ont pas de nous la moindre idée.

Ces intelligences ne sont au-dessus de nous et hors de la portée de nos sens, que par ce qu'elles sont dotées d'un plus grand nombre de sens, et d'une vie plus développée et plus active. Elles doivent donc, en déployant leur facultés disponibles suivant leur volonté, de même que selon notre volonté, nous employer les nôtres, pouvoir disposer, travailler, manœuvrer la matière inanimée, et agir aussi, tant entre eux que sur les êtres intelligents qui leur sont inférieurs avec beaucoup plus d'énergie, de rapidité, de lumières et de sagesse, que nous ne le faisons pour les bêtes qui nous sont subordonnés. Il est donc conforme à la marche et aux lois de la nature que les intelligences supérieures puissent ainsi, quand il leur plaît,

nous rendre les services, à la fois les plus importans et les plus ignorés.

Appuyé sur toutes les lois d'analogie qu'il nous est donné de reconnaître dans l'univers, nous pouvons affirmer que cela est.

Si cela n'était pas, l'univers serait incomplet. Sa partie inférieure serait régulièrement ordonnée avec les gradations les mieux nuancées et les plus parfaites; sa partie supérieure ne serait qu'un vaste désert. La vie, l'intelligence et la moralité, défaudraient précisément où nous voyons commencer et s'enrichir le règne de l'intelligence, de la moralité et de la vie. Je ne saurais le concevoir, ni le croire.

Cette théorie nécessaire à l'ensemble du monde, et qui l'arrondit à mes yeux, repose mon coeur et mon jugement, en leur rendant un compte satisfaisant et censé des bonheurs très nombreux, dénués de vraisemblance, et qui sans elle, seraient inexplicables.

Mais, si la création est aussi riche par en haut que par en bas; si le pas que nous avons fait à tâtons hors du monde visible, porte néanmoins sur le sol de la vérité; si elle est, cette chose qui doit être, cette chose que la raison trouve indispensable, com-

ment jugerez-vous qu'il nous soit possible d'intéresser à nous les protecteurs inconnus qui nous observent, et que nous n'appèrerons pas?

Sera-ce en opprimant nos semblables, en manquant à leur confiance, en leur nuisant, en leur causant des chagrins? Quoi! nous-mêmes, quand nous accordons notre protection, le faisons-nous sans discernement? La prodigions nous à la méchanceté ou au vice? L'agneau chéri qui reçoit le baiser et le pain, pourquoi jouit-il de cette faveur? Parcequ'il est plus aimable que ses compagnons, plus caressant, plus attaché à sa mère, plus docile à la voix de son berger. Le bœuf hargneux, pourquoi est-il frappé de la houlette? Parcequ'il met le désordre dans le troupeau, et qu'il abuse de ses armes. Et qu'est-ce qui motive le traitement si opposé, qui éprouvent de notre part le cheval difficile et mutin, et celui qui se montre généreux et affectionné; le chien querelleur et le chien sage, vigilant, fidèle?

Dans cette conduite que nous tenons, un principe très marqué de justice, et de bienveillance fondée sur l'estime, se mêle un sentiment de notre intérêt. Ceux qui n'ont

pas nos imperfections, doivent mettre encore plus de prix à ce qui est beau et bien en soi-même.

Nous ne pouvons donc espérer de plaire aux *intelligences d'un grade supérieur* par les actes que l'homme même trouverait odieux. Nous ne pouvons nous flatter davantage de les tromper comme les hommes, par un extérieur hypocrite, qui ne fait que rendre le crime plus méprisable. Elles peuvent assister à nos actions les plus secrètes. Elles peuvent être instruites de nos soliloques, peut-être même de ceux qui ne sont point parlés. Nous ignorons combien elles ont de manières de lire ce qui se passe dans notre cœur : nous, dont la misère, la grossièreté, l'ineptie, bornent nos moyens de connaître à toucher, à voir, entendre et quelque fois analyser, conjecturer.

Cette maison qu'un romain célèbre voulait faire bâtir ouverte à la vue de tous les citoyens, elle existe; et nous y logeons. Nos voisins, ce sont les chefs et les magistrats de la grande république, revêtus du droit et du pouvoir de récompenser et de punir même l'intention qui pour eux n'est pas un mystère. Et ceux qui en pénètrent le plus

complètement les moindres variations, les inflexions les plus légères, ce sont les plus puissans et les plus sages.

Rien n'est plus utile à l'homme de bien que ce moyen, qui lui a été accordé pour le devenir encore davantage; ce pouvoir d'élever nos résolutions et notre conduite au-dessus des douleurs qui nous accablent, de notre position, de nos inclinations, et presque de notre nature; cette faculté d'établir, par la pensée, une sorte de communication entre notre Ame et les autres intelligences, dont elle reconnaît la supériorité; d'implorer ce qu'elles peuvent pour nous, d'en recevoir les conseils qu'elles nous donnent peut-être.

Ceux là ne varient pas, ils ne nous abandonnent point, ils ne s'éloignent jamais. Nous les trouvons dès que nous sommes seuls. Ils nous accompagnent en voyage, dans l'exil, en prison, au cachot. Ils voltigent autour de notre cerveau réfléchissant et paisible, durant les nuits. Nous pouvons les interroger; et toutes les fois que nous le tentons, on dirait qu'ils nous répondent. Pourquoi ne le ferait-ils pas? Nos amis absents nous rendent bien un pareil service;

mais seulement ceux de nos amis qui nous inspirent un grand respect.

Combien de fois dans les occasions épineuses, au milieu du combat des passions diverses, ne me suis-je pas dit : Quest-ce qui pourra plaire, comment aurai-je le suffrage des anges ? Quelle action sera le plus conforme à l'ordre, aux lois, aux vues bien-faisantes du Roi majestueux et sage de l'univers ? Car on peut aussi porter jusqu'à Dieu l'invocation salutaire et pieuse, l'hommage, les élans d'une âme avide de bien faire, et soigneuse de ne pas s'avilir. Hé ! m'allez-vous dire, qui consultez-vous donc ; lorsque vous parlez à vos amis morts, ou à ceux qui demeurent à trente lieues, ou aux êtres que vous supposez, et qu'il ne vous répondent que de la même manièr^e ? Qui je consulte ? Ma raison, sans doute ; ma conscience, ma propre délicatesse. On ne consulte jamais autre chose, même lorsque l'on confère avec ses amis présens, qui, en nous disant leurs pensées, ne font que nous épargner la peine de la deviner d'après leur caractère. Quel autre raisonnement que le nôtre peut nous convaincre ? Quelle autre volonté que la nôtre doit nous de-

terminer? Nous sommes intelligens, par conséquent libres: nous n'appartenons qu'à nous. Mais dans la solitude, entouré de l'image de mes amis, de l'assemblé des puissances aériennes, et placé au pied du trône de Dieu, cette raison, cette conscience, cette délicatesse, seules facultés par lesquelles la lumière divine puisse arriver jusqu'à moi, je les consulte alors agrandies par la recherche d'une raison supérieure, désintéressées de moi-même, par l'examen et le sentiment d'une convenance plus générale et plus noble, exaltées par la contemplation du *beau idéal*.

L'imagination y sert; elle est le bras de la raison pour atteindre aux objets non perceptibles par les sens, qui nous sont communs avec la chaîne inférieure des animaux. L'imagination est un sens mitoyen, jeté comme un pont entre le règne animal terrestre, et les autres règnes d'un ordre plus relevé. Elle a été donnée pour cet usage au plus distingué des animaux visibles à l'oeil. L'imagination est la colombe de Noë: elle vole à la découverte. La raison juge ensuite ses rapports comme ceux du toucher qui s'y traîne, comme ceux de l'ouïe, l'odorat et du goût, qui, dans leur niche, attend.

dent la vérité, comme ceux de la vue qui court au devant d'elle. La raison rassemble les notions que lui ramène chacun de ses agens très ingénieux; elle les compare entre elles, et aux faits qu'elle a déjà pu constater. Elle admet comme *certain* ce qui s'accorde exactement avec les phénomènes et l'analogie; comme *douteux* ce qui n'a que plus ou moins de vraisemblance, et ne peut être affirmé, ni nié positivement.

Il est *certain* qu'au dessus de la justice, et de la portion de bienfaisance qui en fait partie, comme n'étant que l'acquit des dettes de notre jeune âge, il peut y avoir dans la direction des passions, dans l'emploi des facultés, dans l'usage des talens, dans le travail pour les augmenter et les tourner à l'utilité d'autrui, dans la culture de soi-même, dans l'appel fréquent des pensées améliorantes, dans le service de l'amitié, dans le servage de l'amour, dans la tendresse des fils, des époux, des pères, dans le dévouement à la patrie, dans le zèle pour l'humanité, une droiture d'intention, une patience contre les dégoûts et lennui, un courage contre les fatigues et la souffrance, une activité, une pureté, une perfection soutenue.

nue, qui constituent le romanesque de la bonté et de la vertu, et qui ne sont rigoureusement obligatoires; que pour les âmes capables d'en concevoir l'idée.

Il est certain qu'on ne peut chercher le type et le modèle de ce degré de bonté, qu'au sein de la Divinité même, source unique de tout bien; moins on est imparfait, plus on s'en forme une resplendissante image, et plus on la considère, plus on diminue ses imperfections; qu'elle doit être plus vive et moins incomplète pour les êtres placés dans la création entre Dieu et nous, en raison de ce qu'ils sont plus loin de nous, plus près de lui. Les meilleurs des hommes peuvent entrevoir ce terme ineffable, y tendre, travailler constamment à s'en approcher un peu, non l'atteindre. Mais si nous ignorons jusqu'à quel point peuvent se porter nos progrès, sentons notre devoir, mettons notre bonheur à ne les pas limiter lâchement, quand la nature ne l'a point fait. Perséverons sans jamais reculer, sans jamais nous arrêter dans cette belle et noble carrière; et que la mort nous y surprenne le pied levé, les mains en avant, le désir dans son ardeur, l'attention tendue, gravissant

contre les difficultés, pourachever, si nous le pouvions encore un pas de plus. Chacun de ceux qu'on a fait, facilite celui qui doit le suivre. Eclairés d'abord par un faible crépuscule, si nos regards restent fixés vers l'orient, chaque moment nous amène une plus grande lumière, couvre à nos yeux le ciel et la terre de beautés, fait disparaître les obstacles que dans l'obscurité nous avions cru voir à notre marche, nous environne d'une clarté nouvelle pour nous conduire. Avançons: le salaire, on ne peut pas dire de cette peine, le salaire journalier de cette occupation délicieuse, est dans le plaisir même dont elle inonde notre cœur, et dans le juste espoir qu'en méritant davantage qu'en nous aime, nous deviendrons plus chers à tous ceux qui nous connaissent, depuis Dieu jusqu'aux amis qu'il nous a donnés, pour être envers nous sur la terre les premiers distributeurs de ses bienfaits.

Et peut-être n'est ce pas tout. Peut-être dans sa munificence, voudra-t-il joindre à tant de récompenses assurées, d'autres largesses que nous ne concevons pas aussi clairement. C'est encore un des points qu'il nous est permis de présumer, impossible de savoir d'une

science certaine, qui n'est pas évidemment démontrée comme nous l'a été l'existence des êtres plus parfaits que l'homme, remplissant de l'homme à Dieu l'intervalle immense qu'y mettent notre faiblesse et sa grandeur. Mais c'est un point qui dans un monde organisé, animé par des transmutations perpétuelles, doit être rangé parmi les choses non prouvées, au nombre de celles qui sont le plus probables, et qu'il est le plus raisonnable de croire.

Toute cette question, sur laquelle on a tant écrit, tient à un seul fait qui n'est pas aisé à connaître, et n'a jamais été bien discuté: *Qu'est-ce que nous sommes?* Qu'est ce qui en nous, constitue le nous?

Si nous ne sommes pas uniquement une âme, ni uniquement un corps, ni uniquement un principe intelligent, ni uniquement une machine, si le nous est composé de l'union du principe intelligent et de la machine, il sera clair que les deux principes une fois séparés, quand même l'intelligence devrait survivre, le nous, l'homme, se trouvera totalement détruit, et peut-être, que le principe intelligent lui-même privé d'organes, ne pourra plus éprouver des sensations, être

heureux, ni malheureux, récompensé, ni puni.

Quand l'être intelligent devrait revêtir d'autres organes, abîmer un autre corps, il deviendrait alors un second être, un autre *tui*, absolument différent du premier, et dont l'existence plus ou moins heureuse, ne pourrait servir à récompenser ou à punir le premier que par la mémoire de la bonne action ou du délit, et de leur liaison avec l'état subséquent qu'il éprouverait. Or si cette transmigration des êtres intelligens, si cette transmutation d'un animal à un autre, plus ou moins parfait, a lieu, il y a grande apparence que depuis la durée du monde nous n'arrivons pas pour la première fois dans l'univers; et cependant nous n'avons aucun souvenir de ce que fut notre principe intelligent, ni du corps qu'il animait, avant que son union avec notre corps en eût composé *nous*. Sur quel fondement supposerions-nous donc qu'il en sera tout autrement après que le *nous* actuel aura été dispersé et anéanti?

La donnée admise que le *nous* ne consiste que dans l'assemblage de notre intelligence et de nos organes, les deux argumens n'ont point de replique.

Mais si le véritable *nous* ne renferme que notre intelligence, notre faculté de sentir, et de raisonner sur nos sensations; si notre corps et les organes dont il est composé ne sont qu'une machine à *notre service*, c'est à dire à celui de l'intelligence qui serait le *nous*; si les bornes du pouvoir présent de cette intelligence ne tiennent pas à sa nature intelligente, mais seulement à la plus ou moins grande perfection de la machine qui lui a été donnée à régir; si elle peut même perfectionner et cette machine et le parti qu'elle en tire, comme nous le voyons par les bons effets de la gymnastique, de l'hygiène, de la réflexion, du retour sur nous-mêmes, de l'application au raisonnement, de la considération de ce qui est bon, beau, et honnête, du ferme propos et de l'habitude d'en suivre avec amour la direction, la thèse change, et toutes les conséquences doivent changer.

J'avoue que cette seconde supposition me paraît la vraie; et qu'elle me paraît celle qui s'accorde le mieux avec les lois générales, avec l'ordre équitable et plein de raison qui règne dans l'univers. Il me semble que le *moi* n'est ni mon bras, ni ma tête,

ni un mélange de membres et d'esprit; mais le principe intelligent qui marche par mes jambes, frappe ou travaille par mon bras, combine par ma tête, jouit et souffre par tous mes organes. Je ne vois dans ceux-ci que des *conducteurs* propres à m'amener des sensations, et des *serviteurs* à mon usage. Jamais je ne me persuaderai que le *moi* soit autre chose que ce qui sent, pense, et rai-sonne en moi.

Si je n'ai pas tort, où est la difficulté, que lorsque ma maison sera détruite, j'en cherche une nouvelle, par l'intelligence qui me resterait; que je la sollicite et la recoi-ve, soit des êtres intelligens qui furent mes supérieurs immédiates, soit plutôt du Dieu rénumérateur, soit même de quelque loi de la nature qui nous serait inconnue; laquelle, pour animer les corps des êtres intelligens supérieurs, donnerait la priorité aux principes intelligens, qui auraient tenu la meilleure conduite dans un corps d'un ordre inférieur; à celui qui se serait le plus élevé au dessus de la por-tée commune des autres êtres intelligens em-maillotés, comme lui, sous les organes d'un animal de la même espèce.

Ces règles de promotion sont dictées par

la raison et par la justice à toutes les intelligences supérieures, chargées d'administrer et de récompenser des intelligences inférieures.

Marchant, comme le demande la philosophie, du connu à l'inconnu, c'est toujours par l'exemple de ce que nous faisons, avec une très faible dose d'esprit et de pouvoir; que nous devons juger de ce qui est possible aux êtres qui ont vingt fois, cent fois, mille fois plus de sens, d'organes et d'intelligence que nous; et que nous devons surtout avoir honte de nier, à leur égard, ce qui ne s'écarte pas des règles de l'analogie.

Il est possible qu'un corps soit une espèce de métairie, de commanderie, conférée à un principe intelligent, en raison de ses services et de son mérite; et qu'un corps plus parfait dans la même espèce, ou d'une autre espèce plus parfaite, soit la récompense naturelle de l'être intelligent qui, dans un moindre poste, sut se montrer et se rendre habile et vertueux. Il y a, peut-être même, quelque induction à tirer de la ressemblance frappante qu'on trouve entre certains hommes, et certains animaux.

C'est un bel ouvrage que le monde, et une belle collection d'ouvrages toujours vi-

vant, s'entretenant, toujours se renouvellant les uns les autres. Dans leur perpétuelle vicissitude, tout est utile; la matière n'y est pas laissée oisive, l'intelligence encore moins. Un corps est détruit; vingt autres en sont formés, qui se détruisent, et en font un nouveau. Un être intelligent passe, d'autres êtres intelligens brillent aussitôt à la place qu'il occupait; chacun d'eux travaille, et tous ces travaux ont leur effet, leur fruit, leur récompense. Tous ceux d'entr'eux qui sont bien faits, et dans un louable dessin, servent d'échelle et de voie à des travaux plus grands, plus ingénieux, plus profitables.

Gardons-nous d'imaginer qu'au-dessus de l'homme soient l'inertie, l'indolence, une immobilité stupide. Nous voyons une partie de la sagesse éternelle; empruntons-lui des ailes, pour approcher de l'autre; efforçons-nous d'en deviner les secrets, d'entrevoir comment elle peut répandre, à torrens progressifs, la bienfaisance, la justice, la raison, la moralité, depuis la *monade* jusqu'à Dieu. Si nous rêvons, du moins rêvons en enfans d'un très-bon créateur. Quand notre intelligence a la pieuse audace d'interroger la sienne, qui sait si elle n'en sera point éclairée?

Il paraît que les êtres intelligens créés, éprouvent le besoin d'animer des corps; et cela est très naturelle, car formés au sein de la matière, seule épouse de Dieu, ils furent faits pour des corps, et peut-être avec une espèce de corps extrêmement léger et subtil, doué d'une expensibilité volontaire et spontanée, qui imprime aux corps organisés auxquels ils sont unis, un mouvement en apparence contraire aux lois de la mécanique: comme l'expansibilité de l'air emprisonné dans le nitre, excitée tout-à-coup par l'incendie du soufre et du charbon, lance un boulet de canon d'une manière, qui paraît à ceux qui n'en connaissent pas la théorie, contrarier beaucoup les lois de sa pesanteur.

C'est sans doute sur ce besoin de diriger les organes, et sur le bonheur qu'ils y trouvent, qu'est fondée l'horreur que tous les êtres intelligents montrent pour la destruction de leur corps, et la résistance qu'ils opposent à qui veut les séparer des organes qui les constituent, ou donner la mort à l'animal que leur intelligence vivifie. Le plus mauvais corps, excepté dans quelques moments passagers de désespoir, leur paraît meilleur

que point. Tel qu'il soit, ils s'y affectionnent; mais c'est pour eux une jouissance éminante que d'avoir un bon corps, revêtu de puissans organes, et déployant un grand nombre de sens. La nature, la bienfaisance divine ne peuvent leur en prêter qu'à terme; nous avons vu que la mort était une condition de la vie, et même une condition à laquelle sont attachés ses plus grands avantages.

Cette condition remplie, si, comme je le crois, l'être intelligent survit à son enveloppe, il demeure dans l'état de *monade*. Mais comme il ne peut pas perdre son intelligence, car pour lui ce serait mourir, il doit, dans cet état même de privation de ses organes extérieurs, conserver le sens interne, la mémoire, les remords de ses fautes, l'espoir dans ce qu'il a fait de bien; le désir vénétement de gouverner encore quelque chose, d'administrer un corps quelconque; l'ambition d'obtenir une existence plus heureuse que celle qu'il vient de quitter; la faculté d'invoquer mentalement ses juges, ses supérieurs, ou le juge suprême de toutes les actions et de toutes les pensées, le supérieur général de tous les êtres, pour qu'ils le ren-

voyent, le plutôt possible à la vie, aux jouissances, aux moyens d'agir de couvrir ses torts par une meilleure conduite, de mériter son avancement.

Jusqu'à ce qu'il soit jugé, cet état d'attente, qui peut-être prolongé plus ou moins, est déjà pour lui une expiation, une grande occasion de réflexions et de bonnes résolutions, un perfectionnement de son être.

Qu'il soit possible à l'être intelligent, sous la forme rétrécie et condensée de *monade*, d'éprouver tout ce que je viens de peindre, dans l'atôme aérien ou igné qui la renferme, et que cette monade n'ait pas besoin de la présence des objets pour se les rappeler fortement, c'est ce dont notre état de songe nous donne un fréquent exemple.

Qu'un même principe intelligent puisse animer successivement divers créatures, recevoir sous une figure la récompense du travail qu'il fit sous une autre, jouir de plusieurs vies c'est ce que nous voyons par les insectes, d'abord reptiles ou poissons, puis chrysalides, enfin oiseaux; et ayant une industrie et des mœurs toutes différentes, quand ils travaillent en rampant, en nageant, en filant, en tissant les étoffes, en tail-

lant du bois, en maçonnant; quand ils sommeillent et rêvent dans leur coque; et quand ils fendent les airs et font l'amour: nymphe agonisante, et papillon sans force et sans plaisir, si leur chenille n'a pas été active et laborieuse. Non seulement ils ont le même principe intelligent, ils sont manifestement pour nous, mais non pas pour eux, le même individu matériel; quoique le premier et le dernier aient été chacun un animal parfait; quoique leurs organes, leurs fonctions, leurs passions, leurs raisonnemens soient entièrement dissemblables, et qu'il n'y ait pas apparence que le papillon, le hanneton, ou la moustique, ni leur principe intelligent conservent le souvenir de leur premier état.

Ce souvenir de la vie précédente serait un puissant secours pour celle qui la suit. Quelques êtres supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche graduelle de perfection et d'un avancement non interrompu, ont peut-être cet avantage comme récompense de leur vertu passée: car tout bien produit un bien. Il ne doit pas sans doute, être accordé à ceux qui ayant mérité la dégradation, ou n'étant point encore parvenus au

rang des animaux dont la moralité peut s'élever jusqu'à Dieu, sont éprouvés par la justice ou la bienfaisance divine, d'après leurs seules forces, en commençant ou recommençant, entièrement à neuf, cette carrière initiative de la haute moralité. Tel paraît l'état de l'homme, placé aux limites de deux règnes: le premier des êtres animés, visibles par ses yeux, palpables par sa main; le dernier de ceux dont la morale s'étende au-dessous d'eux pour protéger, au dessus d'eux pour s'instruire; dont la raison peut atteindre jusqu'aux sciences qui embrassent le monde entier, jusqu'à l'idée d'une cause première et d'un bienfaiteur universel. On a pu dire à son intelligence si elle a été punie: • Ta peine est terminée, • le passé est oublié, on t'accorde de n'en plus gémir et de l'oublier aussi. Bois du léthé. Il s'agit à présent de savoir si tu seras bon par toi-même, par amour de la vertu et de ses conséquences immédiates, sans espoir assuré pour l'avenir, sans crainte mémorative de ce que tu as souffert. Pars, assayé du destin de l'homme; il t'est permis d'animer un foetus.

Les animaux inférieurs, qui ne savent pas

et ne peuvent comprendre s'il y a un ensemble général et des lois divines, ont encore moins besoin de ce souvenir qui ne leur servirait à rien. On peut juger qu'entre eux, et d'eux à l'homme, et entre les hommes, les promotions s'effectuent d'elles-mêmes, à peu-près selon *l'ordre du tableau*; passant d'un animal médiocre dans son espèce, à un du premier rang de la même espèce: puis du premier animal d'une espèce à un des derniers dans l'espèce supérieure. Cet ordre n'est que la justice envers des êtres qui n'ont pas une réflexion profonde, et ne sont pas susceptibles d'une haute moralité; mais n'en est pas moins utile à la morale universelle, car il donne lieu à reculer plus bas un principe intelligent qui s'est rendu coupable. Il doit être très amer à l'âme d'un homme, ou de bien plus qu'un homme, après avoir langui dans sa *monade* dévorée de remords, d'implorer et de recevoir comme grâce la permission de faire végéter un lichen, un agaric, un fucus, et de suivre avec lenteur toutes les révolutions, tous les grades du règne végétal et du règne animal, avant de regagner le rang dont elle a mérité de déchoir. D'autres moins criminelles peuvent

être moins ravalées. D'autres qui n'ont eu que des faiblesses, qui s'en sont repenties, qui ont cherché à les réparer, peuvent ne perdre qu'un ou deux grades, ou être placées sans avancement, par prolongation d'expérience, dans un autre égal au leur.

Voilà un enfer proportionné aux délits et à leur intensité; non éternel, non cruel, pour des erreurs qui ne durèrent qu'un moment. C'est la main d'un Dieu de miséricorde, qui pardonne même en punissant; qui met à portée de revenir à lui, de se corriger, de se perfectionner, de mériter encore ses bienfaits; qui ne cesse pas d'en répandre quelques uns sur ceux même qui ont des fautes à expier, comme un gouvernement sage et humain s'occupe à procurer aux prisonniers de la loi un air pur et salubre, une nourriture abondante et saine, un travail utile et améliorateur. Dieu n'est pas le Dieu du mal; et il n'y a de mal dans le monde que celui qui vient des propriétés essentielles de la matière, et de l'abus que les êtres intelligens créés et fabriqués de matière, peuvent faire, et font quelquefois de leur liberté. Toute cruauté est horrible aux yeux de celui qui mit son bonheur, sa puissance et

sa gloire à produire la vie, la raison et l'amour. Rien de méchant ne peu dans son être, ni dans ses actions, trouver aucune place auprès de son infinie bonté. Ses punitions même, toujours justes et inévitables, mais toujours sages et modérées, ne sont pas précisément *un mal*: elles ne sont que la privation de quelque bien. Elles sont dans cette vie la privation de la paix intérieure, celle de la considération, de l'estime, de l'amitié, du moral de l'amour, et de toutes douceurs, de toutes les jouissances, de tous les secours qui en sont la suite. Elles sont après cette vie les remords, l'attente et la dégradation. Mais elles laissent toujours la porte ouverte au repentir et à l'espérance. Deités secourables, chargées de ramener plutôt ou plus tard tous les êtres intelligens aux louables pensées, aux résolutions vertueuses, aux actions bienfaisantes, à la consolation, au bonheur.

Si c'est ainsi que punit le Dieu *des mondes*, ô, combien sait-il récompenser!

Vous en connaissez la nature et l'espèce de ces récompenses inéffables qu'il prodigue à ses enfans, à ses imitateurs. Vous esprits élevés, coeurs sensibles, qui avez goûté dans

tout leur parfum le plaisir de bien penser et la volupté de bien faire; vous qui avez joui des accens de la reconnaissance que vous ne cherchiez pas, et des bénédictions de l'infortune respectée et soulagée; vous qui avez parcouru, étendu la carrière des sciences utiles, et qui dans vos travaux pour le bonheur du genre humain vous êtes complus aux avantages qu'il en retirrait, sans daigner songer si l'on saurait ou non qu'ils fussent votre ouvrage; vous surtout qui avez pu livrer votre âme tout entière à l'amitié, à l'amour; qui justement fiers de votre choix, et ne voyant rien de plus parfait que ceux qui l'ont fixé, avez eu la satisfaction si délicieuse de vous rendre meilleurs chaque jour, en vous énivrant d'une tendresse chaque jour plus active, plus profonde; et de doubler votre existence, vos talens, vos vertus, vos forces, votre bonté, en réunissant, comme en un seul individu, deux êtres intelligens également estimables.

Ne croyez pas que pour être monté au rang d'une créature *sur-humaine*, et avoir atteind un état supérieur de récompense, on soit susceptible d'un autre genre de félicité.

Celle dont vous avez fait l'épreuve s'étend jusqu'à l'empyrée. On peut seulement la pomper par des sensations plus multipliées et plus diverses. Elle pénètre plus avant dans des âmes encore plus pures, plus développées, plus énergiques.

Tel est toujours l'effet d'une organisation plus riche, et d'une plus grande intelligence qui emploie mieux son organisation.

Parmi les hommes même on voit différents degrés, plusieurs échelons possibles de punition et de récompense.

Quelques-uns sont *méchans*. Devenus incapables d'un généreux amour-propre, d'estime, d'amitié, de véritable amour, ils n'ont de jouissances que celles qui sont inséparables de l'animalité; ils paraissent des êtres déjà pervertis et dégradés, qui courrent en insensés, en furieux, à l'abyme d'une plus pénible et plus honteuse dégradation.

D'autres sont presque *brutes*, et ne peuvent connaître que le bonheur des brutes. Mais s'ils sont sans vices, et s'ils ont de la honté, ils peuvent dans une seconde vie, passer à l'état complet *d'hommes*; à cet état moyen qui semble le type de l'*humanité*, où l'on travaille avec assez d'intelligence, com-

me on l'apprit de ses instructeurs et de ses ancêtres, sans perfectionner beaucoup ; où l'on ne fait point de mal ; où l'on fait le bien qu'un esprit ordinaire peut concevoir ; où l'on aime avec tendresse, sans ivresse, selon ce qu'exige et ce que permet l'histoire de la nature, ne se doutant pas qu'elle ait un roman ; état déjà très doux et très respectable, dont l'idée plaît aux coeurs honnêtes et leur donne quelque émotion.

C'est quand on a rempli cette sage et bonne carrière de l'homme de bien, qu'on peut, si elle a été mêlée de fautes sérieuses qui retardent l'avancement, en recommencer une pareille ; ou, si les fautes n'ont été que légères, parvenir par une troisième station sous la figure et les organes humains, à s'approcher du sylphe ou de l'ange, et s'élevant de la probité à la vertu, de l'affection à l'amour, et du bon sens au génie.

Arrivé à cette honorable frontière de deux règnes, si l'on n'y abuse point de ses talents, si l'on n'y corrompt pas son cœur, il faut ensuite revêtir des ailes

Des ailes qui seront plus grandes, plus fortes, plus brillantes, en proportion de ce

qu'elles ont été plus méritées. La vertu suffisante ne monte que d'un grade: l'éminente n'en connaît point; dans le noble élan qu'elle donne à l'intelligence et à la moralité, elle peut leur en faire franchir plusieurs.

A chaque promotion, elle acquiert des sens qu'elle ignorait, des organes plus nombreux, plus puissans, plus flexibles; de plus grands moyens de rechercher et de connaître la vérité; de déployer la bienfaisance, de ressentir l'amitié, d'inspirer, d'éprouver l'amour. Car tous les êtres intelligents qui ont reçu la vie étant par leur nature soumis à la mort, tous en sont dédommagés par l'amour, nécessairement plus vif, plus doux, plus parfait, à mesure que l'être qui en est pénétré devient plus céleste.

Le bonheur suprême pour des amans, sera de trouver sans cesse dans la plus grande perfection de leur vertu, des motifs plus puissans pour justifier leur amour, de plus fortes raisons d'ajouter à sa tendresse; et dans l'augmentation de leur amour, dans l'ardeur croissante de cette tendresse intime et inaltérable, des récompenses plus divines pour leur vertu; aidés l'un par l'autre, de marcher du même pas, de progrès en pro-

grès, vers ce double but de leur existance; de vivre, de mourir ensemble, d'arriver ensemble aux grades supérieurs, aux mêmes grades; de s'y reconnaître, d'y reprendre le cours de leur passion dès l'enfance, d'en jouir dans leur force, d'en être affectueusement émus, même au dernier terme de leur vieillesse; de s'aimer, de se plaire de plus en plus, s'enrichissant de mutation heureuse en mutations plus heureuses; d'une multitude de sens et d'organes nouveaux pour se l'exprimer, et se le prouver chaque jour davantage.

Voilà ce que, malgré les préjugés imbéciles et glacans dont vous fûtes abreuvés; malgré votre peu de lumières sur la physique et la morale du monde; voilà ce que vous avez tous confusément désiré, vous qu'un amour mutuel a bien percé des mêmes traits, et qu'une vertu également pure a rendus dignes de faire ici bas l'essai de ses félicités, et de commencer à vous nourrir de son ambroisie; continuez, ne vous lassez point; soyez encore plus aimans et meilleurs. Voilà le destin qui vous attend pendant des milliers de vies successives et des millions de siècles, depuis l'état d'homme jus-

qu'à celui de premiers favoris du Dieu paternel qui inventa l'amour.

C'est ainsi que s'augmente la félicité des âmes sensibles. C'est ainsi que les êtres intelligents, qui employent chacune de leurs vies à étendre leur intelligence par le travail, à cultiver leur moralité par l'exercice continu des bonnes actions, chacune de leurs morts à se préparer à une vie encore plus louable, sont toujours assurés de recevoir cette vie plus noble, plus animée, plus heureuse, plus vie!

Telle est ma doctrine; tel est le fruit de quarante ans de méditations multipliées. Telles sont les pensées qui, autant que je l'ai pu, ont guidé ma conduite depuis l'âge de vingt ans. Si elles peuvent être utiles à ceux qui voudront lire cet ouvrage, je croirai avoir assez fait pour cette vie passagère à laquelle aujourd'hui je tiens fort peu, et j'attendrai avec calme le moment que ma *monade* pourra se prosterner devant **L'ETERNEL**.



NOTE PAGE 6.

« Nous ignorons, et nous ne pouvons savoir si
« ces masses énormes ne sont pas douées de vie; si
« chaque globe n'est pas un gros animal, dont les
« habitans de toute espèce ne sont que les insectes
« qui s'en nourrissent.”

Les naturalistes philosophes ont distingué les *rochers dans leur état de vie*, des rochers, *dans leur état de mort*. Cette idée, cette expression ont bien du sens et de la profondeur.

Nous durons si peu par rapport à notre terre, que nos observations à son égard, quoique justes et nos raisonnemens quoique très logiques, peuvent n'être pas du tout démonstratifs.

L'insecte microscopique éphémère, il en est qui ne vivent pas même un jour, s'il avait l'équivalent des instrumens de notre expérience, un art de raisonner aussi étendu que le nôtre, pour observer nos chairs et nos os, y verrait aussi des agrégations qui lui paraîtraient mécaniques et durables, résultantes d'alluvions, d'infiltrations volcaniques, indestructibles autrement que par la brisure ou la chimie.

Les os de nos bras, de nos jambes, de nos côtes lui présenteraient des couchés calcaires assez semblables à celles que trouvent nos savans dans les montagnes. Ceux du crâne et des vertèbres quoique

calcaires aussi , lui offriraient l'organisation en piliers perpendiculaires ou peu inclinés , des rochers primitifs . Il verrait dans nos muscles des colonnes prismatiques . Et tout bouton , tout ulcère serait à ses yeux un véritable volcan , avec ses bouillonnemens , ses ébranlemens , son cratère , ses laves , d'abord fluides , ensuite consolidées .

L'homme et surtout l'éléphant lui sembleraient éternels ; l'immobilité apparente de leur matière comparée à la rapidité des mouvemens de la sienne , à sa naissance , à ses plaisirs , à ses passions , à ses amours , à ses chagrins , à ses maladies , à sa prompte mort , lui persuaderaient que la vie n'appartient qu'à lui et à ses pareils , et que les immenses animaux sur lesquels il se promène , travaille et peuple , ne sont que des habitations à son usage , qu'un vaste pays donné à son espèce et à quelques autres de la même nature .

L'insecte éphémère microscopique raisonnerait fort bien , et concluerait très-mal .

Ayons au-dessus de lui la prudence de ne pas juger définitivement les planètes et les soleils . Sachons douter : c'est le rôle d'un homme et d'un philosophe .

Ligne page 6 ligne 22 inférieurs . L. p. 10 l. 13 et 14 il a . L. p. 28 l. 26 sensibles . L. p. 30 l. 8 avoir des complices . L. p. 33 l. 4 vengeance . L. p. 33 l. 18 durant l'époque où leur conservation importe le plus à la perpétuité de l'espèce .

150

